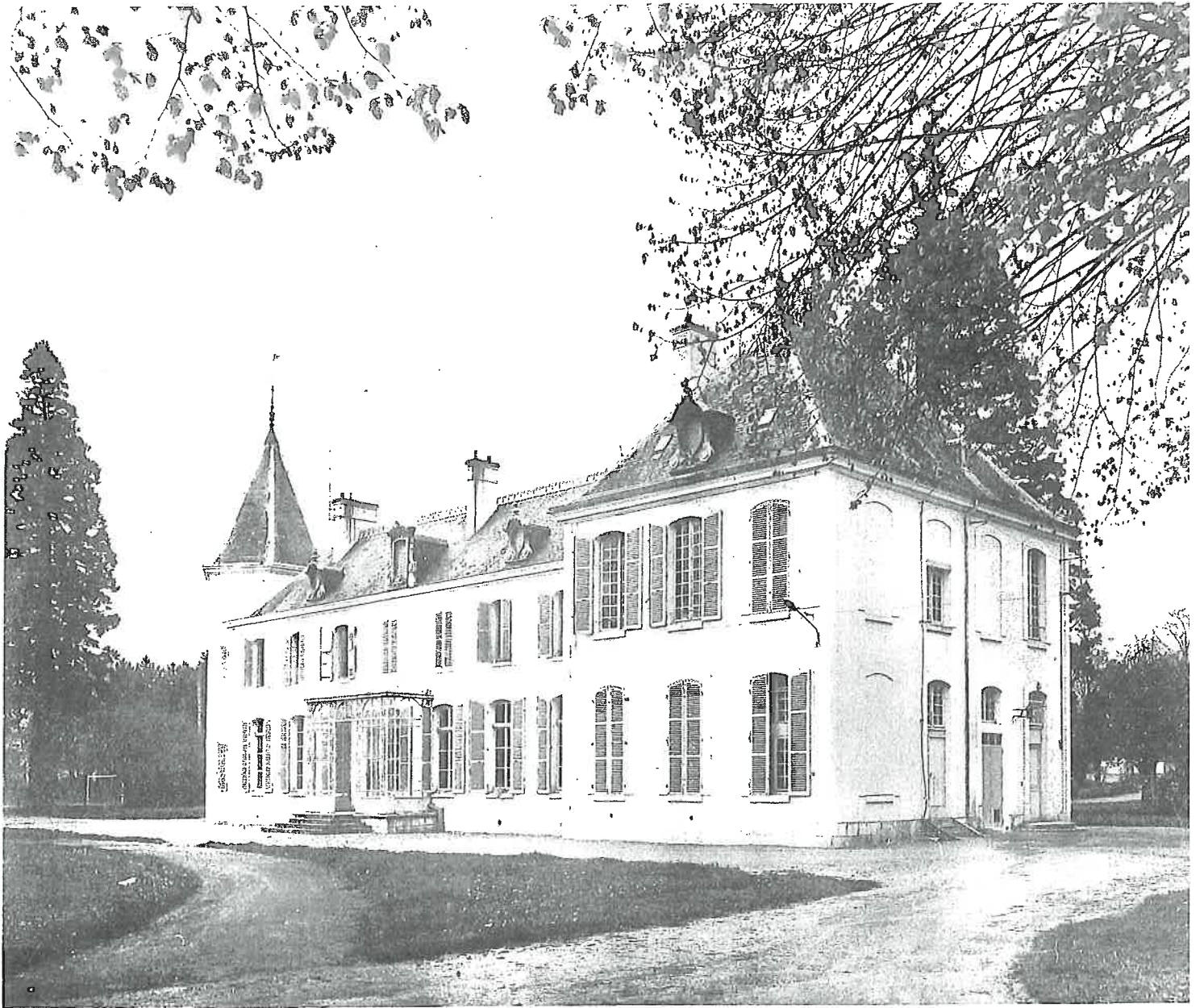


CORBEILLES
en
GÂTINAIS

Paul GACHE

Paul GACHE



LA MAIRIE

CORBEILLES
en
GÂTINAIS

Vaste commune de 3200 hectares, Corbeilles en Gâtinais se caractérise par une population : 1.020 habitants en 1340, 510 en 1689, 740 en 1738, 1.050 en 1836, 1.372 en 1880, 1.432 en 1975, qui, après une remarquable ascension aux XVIII^e et XIX^e siècles, s'est plus que maintenue à l'époque de l'exode rural qui a amoindri toutes ses voisines. A l'intérieur même de cette progression, son bourg, initialement très modeste, s'est développé plus vigoureusement encore, devenant la seule cité notable des Marais de Sceaux.

Corbeilles a même été chef-lieu de canton de 1790 à 1808 et sa municipalité demandait encore à le redevenir le 15 novembre 1852, mais l'arrivée du chemin de fer Paris-Montargis par Malesherbes le 6 mai 1867 lui a ouvert une nouvelle carrière singulière, celle d'une commune rurale dotée d'usines un siècle avant qu'on ne parle d'industrialisation "dans la chlorophylle".

C'est donc un destin inattendu qui s'est tissé autour de la "petite Motte" de 140 mètres de côté, comprise entre l'église et le Maurepas et aujourd'hui disparue, à laquelle se réduisait la primitive Corbeilles. Plusieurs personnes se sont de ce fait attachées au passé du village : des autochtones comme Charles Thiroux pour l'Église, Basset pour la ferme de La Motte, surtout le curé Boibien, mais aussi Blanche, maire de St Maurice sur Fessard, et l'instituteur Alfred Charron, de Châlette. Leurs études ont facilité la rédaction de cette histoire de Corbeilles.

LES ORIGINES DE CORBEILLES

Située au Sud-Ouest du cœur des Marais de Sceaux, dans un secteur plat puisque l'altitude oscille entre 79 mètres (le Fusain devant Sceaux) et 95 mètres (la butte du Bahé devant Lorcy), Corbeilles semble avoir été davantage soumise initialement aux conditions d'un milieu marécageux. Les multiples cours d'eau étaient plus puissants, à certains moments le niveau de base du plan d'eau du Marais plus relevé : encore en 1840, la fontaine du Saulce (au sud de Chantegrôle) et son prolongement la vallée de l'Ormeau, le quartier de la Champagne, les ouches du Tilloy et même de Maison Rouge étaient des bourbiers.

Il n'y avait de terres saines que dans la fraction communale au sud du chemin de fer, avec seulement deux lignes parfois caillouteuses au nord : celle occupée par Bréau et le bourg et celle joignant le Tronc à Chèneroy par la Cayennerie. Mais partout, le long des ruisseaux (Rolande, Maurepas, Bouville, rû des Mottes, fossé des Rondins, Saude, La Vau Guyon) la terre était spongieuse car, après avoir poussé leurs boues dans le Marais, ils s'embourbaient eux-mêmes.

La préhistoire de Corbeilles est donc pauvre, les pierres s'enfonçant dans ce sol meuble : quelques haches et pointes de flèches trouvées au replat de Chèneroy, le petit menhir de Chèneroy attesté en 1835 au terroir de la Grosse Pierre, cité d'après des souvenirs comme un grès à rainures (polissoir ou rainure de graffiti ?) par Bouex en 1914 ; peut-être un objet semblable à la Roche (400 mètres au sud du Grand Buloy) ? C'est tout.

Toutefois, le territoire de Corbeilles offre une particularité : il ne comptait pas moins de 14 mottes au Moyen-âge, modestes buttes (comme le Crot au Renard de Chèneroy où a été retrouvé le matériel préhistorique), parfois ceintes de douves (encore dessinées sur le vieux cadastre quand nous marquons le signe +). Comme c'est un chiffre anormalement élevé, peut-être que certaines avaient déjà un très long passé avant ces mentions médiévales.

Ce sont :

- **dans le Marais** : la motte du Tronc (toujours visible dans le bois du Tronc) et la motte de Franchambault ensuite Petite Cayennerie (un peu au nord de la Cayennerie) ;
- **autour de Bréau** : la motte des sources dite "la Goustière en Gastinois" (entre les Neuf Fontaines et la Sergenterie), la motte de la Sergenterie + (au bois de la Sergenterie), le fort du bois ou motte de la Guitardièrre (aujourd'hui la Guitardièrre, au bois à l'ouest) et la motte du Châtelet (aux douves remplacées en 1830 par un alignement d'arbres en rectangle, maintenant tout boisé à l'est du lieu) ; ces quatre mottes sont groupées sur une distance de 750 mètres ;
- **à l'ouest du Maurepas** : la motte Vrainvilliers (encore insérée dans un rectangle de douves en 1645), la motte des Liarts ensuite Tronc du Hééz (au Haut des Liards) et la Grande motte ou "motte sire Jean Lhuillier", actuelle ferme de La Motte + ;
- **au bourg** : la Vieille ou Petite motte + (à l'ouest de l'église) et la "motte hors village" ou motte La Lande + (dont la deuxième ceinture de fossés entoure la Mairie) ;
- **au sud-est** enfin : la motte de Maison-Rouge (aux fossés et vivier amoindris alimentés par la fontaine Monbreneau), la motte du Tilloy + (aux grands fossés intacts) et la motte du Liard (juste au sud-est du petit étang qui a fait suite au vivier).

Ces authentiques mottes (distinctes d'appellations de circonstance comme la motte de Beaune — aujourd'hui les Mottes — et la Motte verte, constituée lors de travaux au XVIII^e siècle), nous les retrouverons dans ce récit, quoiqu'ignorant le point de départ de leur utilisation. Deux cependant ont une origine celte : à Maison-Rouge, la fontaine de Monbreneau ou mont de Brennos garde le nom gaulois de Vrainvillier, autrefois Avrinvilliers, est le domaine de l'Avara, nom celte de la Rolande. Comme autres noms antiques, on peut citer la butte de la Beaune (Belenos celte), Verville une vetus gallo-romaine et le mont Balby, à la Champagne, sans doute de formation latine. Tous ces points sont dans la partie sud du territoire de Corbeilles.

Le Chemin de César, voie romaine construite sous Claude et Néron de la Lorraine à Orléans, est toutefois le plus ancien élément qu'on puisse dater (45-70 de notre ère). Le Chemin de César ignore Corbeilles qui s'en sert comme limite commune avec Bordeaux. Il en va autrement de la petite voie (stratella disaient les Romains) déjà en service au III^e siècle, menant de Montargis à Pithiviers. Cette stratella a laissé son nom sur Pannes aux Trelles (autrefois l'Estrelle) et croisait le Chemin de César au carrefour — en latin trivium — bordant le terroir de l'Etrivier dérivé de ce nom. Partant de Montargis par "la voie aux vaches" qui l'empruntaient pour aller à l'herbage dans le Marais ou "voie de Beaune", la stratella franchit la Bezonde aux Trelles ; on la suit en direct par Mignères, Mignerettes, le pont Aulard, puis traversant Corbeilles au sud du bourg par La Motte, ensuite visible à partir de Pampou par le Haut des Liards jusqu'à l'Etrivier, on la retrouve encore au nord de la gare d'Auxy à la Croix Rouge (= carrefour), puis à Gondreville, abordant Egry par le terroir "le Chemin de Montargis", la quittant par "la porte de Pithiviers", puis Savigny, Barville et Boynes quittée aussi par "la porte de Pithiviers".

Tout au long de l'histoire cette petite voie, suivie au plus près par les routes modernes, a eu un rôle déterminant pour Corbeilles. Le passage au sud du bourg s'explique par l'existence de deux retenues d'eau, l'une au confluent du Maurepas et de la Rolande, l'autre au Petit Mousseau, à usage de viviers et de moulins. Celle d'amont, dite au Moyen-âge "aqualia de Corbolia", la pêcherie de Corbeilles, est devenue ensuite l'Aivaronie, actuellement la Vaillonnerie. Parce qu'elle n'assurait que peu de poisson, elle valut au ruisseau qui l'alimentait le nom de Maurepas (qui ne

fournit qu'un mauvais repas). Quant aux deux moulins à eau, ils durèrent jusqu'à la guerre de Cent ans, car on s'en souvenait encore au début du XVI^e siècle quand la ferme, comprise dans le déversoir voisin prit le nom de la chute d'eau, Chuteau.

Venus des bas-fonds des Flandres, arrivent vers 465 les Francs qui s'installent comme chez eux dans le Marais : comme en d'autres régions les Liarts et le Liard doivent dériver du francique Leuther, lieu de l'homme d'armes. Exploiter des pêcheries de rivière est dans l'habitude des nouveaux venus et l'un d'eux fait de la Petite Motte son domaine tandis qu'un hameau de sujets se concentre à proximité, enclos dans un fossé circulaire partant du Fossé Juré au Sud, et, par l'Est de la place et le Nord de l'église, rejoignant les douves de la Petite Motte.

A la mort de saint Germain de Paris en 576 une paroisse est fondée en son honneur. Et dans la donation de ses biens à l'évêché d'Auxerre, saint Aunaire, neveu du roi Gontran, mentionne la paroisse de Corbilias (Corbeilles) et ses dépendances, c'est-à-dire Egry, Gondreville, Juranville et Lorcy, toutes échelonnées sur la stratella. Une fontaine du lieu, dite fontaine St Germain, devient le centre d'un pèlerinage annuel les 28-29 mai attesté jusqu'en 1875.

Corbeilles entre alors vraiment dans l'histoire au carrefour de la petite voie et de deux sentiers antiques : l'un allant de Sceaux à la forêt d'Orléans (peut-être en longeant la Boville, ruisseau des bœufs), l'autre venant de Ladon par Chevenelle et la Vergne.

Jusqu'au IX^e siècle, période où sont déjà occupées les mottes du Tronc, de la Guitardièrre, des Liarts et du Tilloy, Corbeilles et dépendances reste aux mains de l'évêché d'Auxerre. Mais alors intervient un partage de ce bien : une moitié ressort de l'abbaye St Germain d'Auxerre, l'autre du prieuré de Villemoutiers, auquel succédera vers 1120 St Victor de Paris, puis vers 1160 St Séverin de Château-Landon. Chacun des partenaires effectue des fondations : d'un côté le prieuré St Germain de la Granche, à Egry ; de l'autre la création par Villemoutiers de la paroisse St Fiacre de Juranville et de la chapelle St-Fiacre du Liard. La "voie pélerine" (Sceaux-Franchambault-Courtamier-Chapelon-Villemoutiers) et sa bretelle le "chemin des moines" (Corbeilles-Le Liard-Chapelon) marquent l'emprise de Villemoutiers.

Paroisse relevant de religieux associés, Corbeilles a une église au vaste chœur, destiné à l'office conventuel dont l'ampleur a subsisté depuis. Comme Corbeilles et dépendances ont un double ressort, ce chœur est partagé en deux : à droite l'autel St-Germain, à gauche celui de la Vierge, disposition qui se maintiendra jusque vers 1635 et qui sera prolongée au XII^e siècle par une nef, également double. L'unité cependant est maintenue par un Maire commun aux deux communautés qui effectue le partage des dîmes réunies dans la grange dîmeresse de la petite Motte et qui a pour résidences de fonction Vrainvilliers (jusqu'au maire Reynaud en 1176).

Toutefois pendant la féodalité, le comte de Gâtinais, à Château-Landon, s'adjuge le pouvoir temporel sur Corbeilles et dépendances vers 960 et son protecteur, le comte de Champagne, Thibaut, en refaisant la chaussée du Chemin de César pour le rendre viable à travers le Marais quand il s'empare de Bordeaux les Rouches, vers 1070, suscite une animation nouvelle.

UN PREMIER ESSOR

Le Chemin de César est en effet une des voies menant à Compostelle et restera actif jusque vers 1320, apportant un certain trafic aux chemins de Corbeilles. Ainsi le "chemin des Baux", de Lorcy à Fessard, par le vignoble de Bahé (c'est à dire la butte enviée par Lorcy) dont ce nom dérive et par Vaucruise, ou encore le "chemin des Bœufs" Corbeilles-Bordeaux par la grave du moulin de Mousseau ou gué de la Groue, la statella infléchie par Corbeilles utilisant de même la grave du moulin d'amont pour joindre Pampou citée en 1115. On verra ainsi Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, au cours de son déplacement Pithiviers-Nevers en septembre 1364 inscrire "jeudi 19 (au soir de son départ de Pithiviers) souper et gîte à Corbeilles lez Montargis" (par la stratella), "vendredi 20, souper et gîte à Oussoy" (par le chemin des Baux).

Jusque là le bourg n'est qu'un hameau comparable à quatre autres, doté comme eux de son bois, la Brosse : les Liarts (avec le Hééz, du francique haga, le bois), le Liard (boisé encore au XVIII^e siècle), Bréau (ou petit breuil de la Goustière) et Fay, alors totalement sur Lorcy (avec son Breuilly). Or, la circulation nouvelle et la paix résultant de l'annexion par le roi du comté de Gâtinais au début du XII^e siècle apportent des changements.

Vers 1150 est construite dans la Brosse la "motte hors village", avec un château fort carré de 35 mètres de côté, à 4 tours d'angle : on en voyait encore le pont-levis intact en 1711. C'est l'œuvre de seigneurs qui se disent simplement de Corbeilles dont a des noms de 1167 à 1332. Ils se placent ainsi à l'accès de la route de Sceaux par laquelle arrivent les pèlerins pour Compostelle qui n'osent affronter le Marais et rejoignent ensuite par la stratella. Quinze ans plus tard, construction d'une maladrerie, en commun avec Bordeaux et Juranville au Petit Chantegrôle (ancien terroir de la Malleterie), avec chapelle dédiée plus tard à saint Sébastien, et édification de la double nef de l'église.

En 1175, un nouveau bourg s'étant constitué auprès de la "motte hors village", sans doute vers le Puits de Chiard, le roi Louis VII en le nommant "le bourg neuf de La Brosse", lui octroie par charte particulière les avantages de la charte de Lorris étendue dans les faits aux habitants du bourg de la vieille motte. Compte tenu de la teneur de cette charte, Corbeilles a dès ce moment une place au chevet de l'église, avec marché et halle. Simultanément prend fin la charge de maire, Vrainvilliers rachetée par Pierre de Courtenay, localement seigneur de Fay, étant donnée par ce dernier aux religieuses de Ste Marguerite de Montgousson (en forêt de Montargis) qui le conserveront jusqu'au XV^e siècle.

Le maire est remplacé sous Philippe-Auguste par un bailli (le premier dont nous ayons le nom est Guiot des Rouvellaiz en 1323, mais on a une liste presque complète de Guillaume Thion en 1630, à Stanislas Jacquemin du Boutoir en 1789); le bailli a localement les pouvoirs d'un petit préfet. Au même moment, vers 1210, la maladrerie étant insuffisante avec les voyageurs et pèlerins, est construite 200 mètres au-delà du Maurepas (qu'on franchit déjà par un pont) en direction de Pampou, une Maison-Dieu, confiée aux Templiers avec une chapelle nommée St Jean-Baptiste par leurs successeurs, les Hospitaliers, le terroir gardant longtemps l'appellation, la Commanderie.

Simultanément la campagne se peuple : des lieux comme Chantegrôle (= où croassent les corbeaux), la Champagne (= la plaine), la fontaine Létice (juste au sud du Grand Buloy = de lait), Fromenteau (ancien nom de la Grande Maison = le ter-

roir à blé), le Verdelay (= le verger), la Dînée (= qui assure le repas), Montepanier (ancien mocquepanier = qui ne remplit pas le panier), mont d'Yvernoy (à l'est du liard = exposé au nord, hivernal), Montgressier (à l'emplacement de la gare = aux gravières) sont autant de noms qui portent la marque du XIII^e siècle. Avec le puits de l'Avaloir en 1245 débute la nomenclature des nombreux puits. Vrainvilliers a une forge auprès de la Rolande, l'Ermitage débute comme lieu de prélèvement de la terre par les potiers.

Les fiefs se regroupent autour de châteaux nouveaux. Supplantant la Goustière en Gastinois et ses terres de Chantemanche (campi dominici = les champs du seigneur), un petit château construit sur la motte du Châtelet régente tout le secteur de Bréau et de Franchambault ; son sergent des Marais est établi à la motte de la Sergenterie. Au moins de 1248 à 1332 le Tronc et le Liard dépendent de la famille de Septfontaines, fief sur Chapelon. L'échanson de Philippe le Bel, Jean de Bonnay, construit le château-fort du Tilloy, de 55 mètres sur 35, vers 1320. En subsistent les restes d'une chapelle avec cuve d'ancien bénitier. Par mariage, sa fille Isabeau le porte à la famille de Barville qui conservera le Tilloy jusqu'en 1598. Enfin, à partir de 1337, les Lhuillier, seigneurs d'Égry, ont la juridiction sur tout l'ouest de Corbeilles au-delà de Maurepas.

Au XIV^e siècle, avec la châtellenie de Château-Landon, Corbeilles est donnée en douaire aux reines : les premiers actes de la baillie émanent de Clémence de Hongrie ; en décembre 1339, Blanche de France qui connaissait les lieux, crée une fondation pour l'entretien de deux chapelains, choisis dans le chapitre St Georges de Pithiviers, l'un à Lorcy, l'autre à Corbeilles. C'est l'origine de l'autel St Georges qui était placé contre le mur de la nef droite. Date aussi de cette époque le réseau de croix de carrefours (à destinations diverses : croix directionnelles comme des poteaux indicateurs, croix de limites de fiefs) qui se sont perpétuées, plusieurs fois replantées après les guerres. On a cette liste : la croix St Germain sur la place, la croix du Puits de Chiard, la croix Blanche (ou de Bréau), la croix de Chèneroy (initialement sur le menhir local), la croix du Tilloy (à la Fosse Plate), la croix de Villiers (= le hameau, autre nom de Montgressier), la croix de Bois (à la Naudé, sur le chemin de Lorcy-Le Tilloy), la croix de Rou (au carrefour avant Bel-Air, qui se nomma longtemps la Crémaillère et la croix à Colas (un peu au sud du Grand Chantegrôle).

Tout cela donne l'impression d'un territoire bien occupé hors du Marais, ce que confirme la population en 1340 : 1.020 habitants, à peine moins que Sceaux, mais notoirement plus que Ladon et Lorcy, chacune 714 habitants, Mézières 689, Égry 638, Juranville 561, Auxy 486, Mignerettes 435 et Chapelon 410. Mais la guerre de Cent ans est là, qui, pour quatre siècles, va rabattre Corbeilles à un rang subalterne.

GUERRE DE CENT ANS ET RENAISSANCE

1349, c'est la Peste Noire ; les nombreuses victimes sont inhumées hors du bourg, dans le cimetière de la Maison-Dieu, d'où l'attachement des survivants à la chapelle St Jean-Baptiste de cette institution veillant sur leurs défunts. Dix ans plus tard, la guerre est là : en 1358 les Anglo-Navarrais, remontant le Loing pour assiéger Montargis occupent une saison jusqu'à Chailly et Soisy (Bellegarde). Ils sont chassés ensuite par une troupe de Bretons, aussi redoutés de la population, que Charles V a dû prendre à sa solde, progressant vers l'est en suivant approximativement le Chemin de César.

Ensuite plus rien, la guerre restant éloignée de la région jusqu'en 1421 : seuls

les noms des Barville, seigneurs du Tilloy (une Marion de Barville s'intitulant "dame de Corbeilles, du Châtelet et du Tilloy" vers 1425, signe d'un regroupement fréquent, faute d'héritiers du fait de guerre), l'indication que la paroisse fonctionne normalement à partir de 1394 et deux aveux de Jean Bouleau en 1404 et Jean de Ravenel en 1427 pour des fiefs sur Corbeilles non précisés. A ce silence fait suite une nouvelle phase de combats à proximité : siège de Montargis et destruction de Beaune en 1427 avec une avance anglaise jusqu'à Lorris les mois qui suivent, heurts près de Boiscommun et sur l'Essonne en 1429, occupation de Montargis par une garnison anglaise isolée, mais active, de 1430 à 1438.

Il y a donc eu deux phases destructrices 1358-1360 et 1427-1438 dont il est souvent difficile de faire la part respective. On peut seulement dresser le bilan des impacts. Le hameau du Haut des Liarts est définitivement anéanti (sa population aurait été supprimée à la Fosse aux Morts près de Chantegrôle et le terroir entre la Grande Maison et le Haut des Liarts en a durablement gardé le nom de la Brigandière), même annihilation pour le Bourg neuf de la Brosse (à la 2^e phase), le Châtelet, les habitations de Chantemanche, la Goustière et la Sergenterie. La motte hors village est très atteinte (à la 2^e phase), l'église aussi (jusqu'en 1438 le desservant de Corbeilles est Jean Michel, curé de Juranville, et Jean Maire, qui prend sa suite pour les deux paroisses, n'accepte de résider à Corbeilles qu'après 1445). Le château-fort du Tilloy est détruit (à la 2^e phase), le hameau du Liard réduit à quelques maisons (les religieux de Flotin, à Nibelles, ont abandonné la chapelle St Fiacre qu'ils desservaient), le château de Fay en ruines, Vrainvilliers délaissé par les sœurs de Montgousson, pêcheries et moulins perdus dans la tourmente : jamais Corbeilles n'a connu pareil sort !

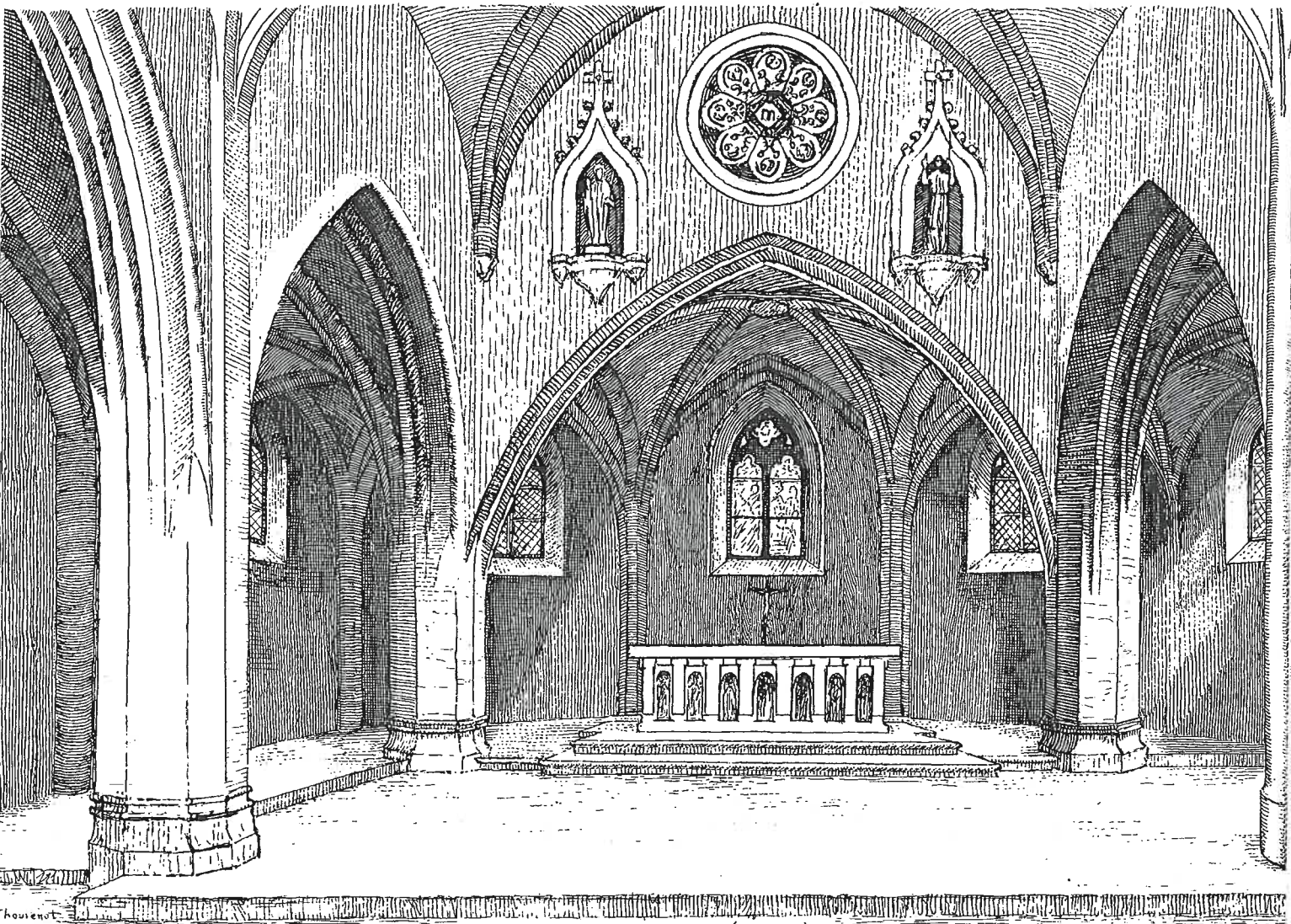
Moins démunis que ceux d'Auxy et de Juranville, mais surtout de Bordeaux, Courtempierre et Lorcy dans la période 1437-1450, d'après le doyen de Gâtinais (Beaumont et Sceaux plus épargnées), les survivants du temps du curé Simon Ogier se lancent prématurément dans la reconstruction à l'identique de leur église. "La nef n'a pas été terminée, observait en 1879 Edmond Michel, puisque l'on aperçoit seulement la naissance des arcs doubleaux et des arcs d'ogive, la plafond étant plat". L'argent manque en effet malgré l'assistance des La Lande jusqu'en 1476 et désormais inhumés dans le chœur, privilège des fondateurs. Une seule innovation : en souvenir de la chapelle St-Fiacre du Liard, un autel homonyme est glissé en sommet de chœur entre ceux de la Vierge et de saint Germain.

Nouveau seigneurs, les La lande restaurent et agrandissent en château la motte hors village (n'en gardant que le pont-levis et une tour transformée en colombier) : la "grande maison La Lande", quadrilatère de 70 mètres sur 45, ceint de hauts murs et à 4 tours d'angle. Le logis à pignons aigus, long de 30 mètres sur 6, en constitue le côté nord. Ce logis ne comprend que 3 pièces avec étage et combles couverts de tuiles comme les tours ; presque aveugle au Nord, il s'ouvre par 5 fenêtres au Midi, la cour donnant sur une ferme complète couverte de chaume. De cette gentilhommière Louis XI-Louis XII, estimée de son temps, les bâtiments au Nord de la Mairie subsistent encore.

Mais Corbeilles encore trop frêle ne joue qu'un rôle effacé : c'est même Lorcy qui obtient en 1490 d'avoir un marché et des foires à sa place ! Le bourg est minuscule au XV^e siècle, mais les écarts se repeuplent et il faut construire des moulins à vent ; quatre marchent avant 1500 .

— **le Moulin Vieux** (au Nord de la Fosse Reuillère, dans la maison Rifflet précisait l'abbé Boibien), moulin seigneurial du Châtelet.

— **le Moulin Seigneurial de La Lande** (à mi-pente à 300 mètres à l'Ouest de Maison Rouge) : détruit en 1625, il est rétabli sur un meilleur site, le long du chemin



CORBEILLES-DU-GATINAIS - (LOUËT).

Verville-Maison Rouge au bois du Paradis par les frères Bourbon. Moulin Vieux et Moulin Bourbon tourneront jusqu'au tiers du XIX^e siècle, "Entre les deux moulins" désignant Montgressier.

— **le Moulin de la Brigandière** (à 300 mètres au Nord-Ouest de La Grande Maison), moulin seigneurial de La Motte Lhuillier, il devient, reconstruit après 1652, le Moulin Chevallier, puis le Moulin Marchais, dessiné sur un plan de 1724, et servira jusqu'en 1880.

— **le Moulin du Liard** (dans la dernière maison du hameau, un peu à l'écart vers Chapelon), construit pour Alexandre de Rogre qui vient d'édifier le manoir du Liard, un peu à l'Est de l'ancienne motte.

La population augmentant au XVI^e siècle, un 5^e moulin, le Moulin du meunier Hérault (1539), édifié près de la Croix de Bréau, finira comme Moulin Haut sous Napoléon 1^{er}.

Cependant, à côté des La Lande, les Lhuillier, seigneurs d'Égry, entendent manifester leur présence sur la partie de Corbeilles de leur ressort. L'un d'eux, Jacques Lhuillier, qui reçoit plusieurs fois à chasser Louis XI à la Motte d'Égry a des moyens comme le seigneur de Courtempierre, Soupplainville, qui héberge pendant trois semaines Louis XII en juillet 1500, ces deux souverains étant les seuls connus à avoir pu visiter Corbeilles. Une fondation administrée dès 1476 par le "vicaire, maître de la Maison-Dieu et de la Maladrerie unies", Jean Lhuillier reconstruit la Maison-Dieu et sa chapelle St Jean-Baptiste à la Commanderie, puis édifie sous Louis XII la "motte messire Jean Lhuillier", château aux douves en losange à La Motte qu'il qualifie "mon hostel de Corbeilles" en 1524.

De ce face-à-face La Lande-Lhuillier qui dure peu, les Lhuillier s'éteignant en 1548, résultent deux conséquences : pour arrondir les terres de son "hostel", Jean Lhuillier a acquis une part du fief de Fay comprenant la Molette, la Grand Cour, origine de l'incorporation à la paroisse du Fay de Corbeilles ; d'autre part, chacune des deux familles a son propre notaire depuis 1512 et ce doublement de la charge déjà existante au XV^e siècle favorise l'ascension de trois familles, les Loyer, continuellement notaires de 1626 à 1773 (et lieutenant du bailli en 1788), supplantés avant la Révolution par leurs clerks aussi anciens, les Prud'homme qui finiront notaires à Sceaux et Pithiviers et les Lequoy, devenus huissiers et procureurs, qui existent encore.

Des anciens petits châteaux n'est reconstitué que le Liard qui passe à des archers écossais, membres de la garde du roi, les Pinsebech, puis les Randal. Les Martel, seigneurs de Bréau, résident à Paucourt (Sceaux), mais construisent la ferme de Bréau (à la sortie du bois vers Sceaux) avec une grande pièce à hotte et cheminée caractéristique, comme il en existait aussi une à Chèneroy. Les Poquaires se disent également seigneurs des Liarts, mais ne construisent que la grande ferme de Chante-grôle peu avant 1500.

Cependant, les écarts se repeuplent : sous François 1^{er}, on compte 16 familles au Fay de Corbeilles (dont les Loyer au Carrouge de Fay), 13 à Bréau, 10 à Chante-grôle, 7 au Tilloy, 5 à Montgressier et à Pampou, 3 au Tronc, au Puits de Chiard (dont les Bourdin, origine de l'Ouche aux Bourdins voisine), à Vrainvilliers, au Grand Chèneroy et au Liard. Même de modestes fermes comme la Molette ou l'Ormeau existent et ont leur famille. C'est le bourg qui est insuffisant, ne disposant que d'un pont de bois sur le Maurepas, à la Groupe. Dans ce village éteint, Claude de La Lande ajoute cependant un 4^e étage à longues fenêtres au clocher pour le doter d'un beffroi et, en 1555, fait décorer en jaune l'église et placer une double sacristie de bois derrière les autels de la Vierge et St Germain, masquant l'autel St Fiacre. Corbeilles n'a

alors qu'un bon exutoire : le "grand chemin Corbeilles-Ladon" par Chevenelle, passant auprès de la maison de la famille Le Liepvre à Montgressier, d'où le terroir dit "le Bout des Lièvres".

DES GUERRES DE RELIGION AUX MOUSQUETAIRES

Tous les habitants sont catholiques, sauf le seigneur de Courtempierre dont dépend Bréau : le trouble ne vient que par le passage d'armées étrangères, des protestants allemands. Une première fois l'hiver 1567-1568, puis plus gravement en avril 1576 (Crillon disperse ces lansquenets à Boiscommun). Par suite, la construction sur la place, en son angle nord-ouest actuel, de la maison d'audience et prison, décidée en 1574, n'est réalisée qu'en 1577, les registres paroissiaux ne commencent plus qu'en 1580 et les La Lande, obérés, doivent vendre en 1579 la vieille motte, la motte messire Jean Lhuillier et Chèneroy à Julien de Béré, "régent de la faculté de médecine de Paris, médecin ordinaire du roi" qui s'empresse de donner à Corbeilles son premier médecin, Jean Prinssonnet (sans successeur avant César Bazin en 1868).

On place une horloge au clocher (elle n'aura besoin que de deux réparations en deux siècles), quand arrive la 3^e invasion, celle des Reîtres : après avoir campé à Villemoutiers et Ladon au soir du 27 octobre 1587, leurs 10.000 Suisses gagnent la Beauce par Corbeilles (registres paroissiaux et minutiers ne reprennent qu'en 1589). Peu après de turbulents seigneurs de Bordeaux qui veulent s'emparer de Boiscommun et l'intervention brutale du huguenot Tignonville, représentant d'Henri IV, dans la région s'ajoutent à la misère très aiguë en 1592-1593.

Le retour au calme se manifeste au mariage, en 1598, de Charles de Mouselard, d'une vieille famille gâtinaise implantée à La Planchette (Mignerettes), avec Catherine de Barville : ces Mouselard assureront la renaissance en demeures du Tilloy (à partir de 1640), de Maison Rouge et la conservation du Liard, restant à Corbeilles jusqu'à la fin du 1^{er} Empire. Mais les La Lande ont à payer l'écot de 40 ans de troubles : au décès de Jean de La Lande, sa veuve, Jeanne de La Taille, pour effectuer équitablement le partage entre les 7 enfants, est obligée de vendre 10.000 livres en octobre 1624, la "grande maison La Lande, son vivier, sa garenne attenante et 86 hectares de terre", à Claude Le Clerc. Si c'est la fin des La Lande à Corbeilles, il faut cependant citer un de ces enfants, Jean de La Lande, jésuite, coadjuteur d'Isaac Jogues au Canada, où il périra avec lui, affreusement martyrisé par les Iroquois, le 19 octobre 1647, et béatifié avec lui en 1925.

Fils d'un surintendant des finances, Claude Le Clerc, marié à Marie de Béré, petite-fille du médecin, est à la fois "chevalier, général, conseiller du roi Louis XIII, en ses conseils d'État et privé, surintendant et commissaire général des vivres et camps des armées de S.M. en ravitaillement, étapes, munitions et magasin de France". Il est de plus successeur de Luynes, un moment principal ministre, qui l'a favorisé, comme "capitaine de la volière du roi en son château des Tuileries.

Dès l'acquisition, il fait construire la "Maison Plate", à l'angle nord-est de la place (à la Mansart depuis le XVIII^e siècle) et y réside à partir de son congé de 1626. Parti assurer l'intendance du siège de La Rochelle, il obtient au retour en novembre 1628 par lettres-patentes de Louis XIII "en considération des signalés services qu'il nous a rendus tant au ravitaillement de l'île de Ré qu'au siège de La Rochelle", la création d'un marché hebdomadaire et de deux foires annuelles à Corbeilles. Les habitants ont voulu reprendre d'abord les dates de leurs foires médiévales, le 29 mai (St Germain) et le 18 octobre (St Luc), mais finalement sont retenus le 23 avril (St Georges) et le

29 septembre (St Michel), le marché étant le lundi.

En même temps, Le Clerc dirige personnellement la construction de la halle "en plein carrefour" entre les immeubles qu'il édifie (vers la grille Chartier, précisait l'abbé Boibien) et le portail de l'ancien cimetière. Elle restera là en service de 1630 à son déplacement en 1857. En 1630, il fait creuser le grand quadrilatère de fossés qui encadre toujours la Mairie. Peu après, il fait transformer l'intérieur du chœur de l'église par le curé Fiacre Gaucher : plus d'autel St Fiacre, il est remplacé par la sacristie de bois ; et devant lui trois autels, autel majeur St Germain, autel de gauche de la Vierge, autel de droite de St Jean-Baptiste (pour remplacer la chapelle de la Maison-Dieu détruite pendant les guerres de Religion). A côté de la traditionnelle confrérie des Trépassés, création de la confrérie du Rosaire, innovation de l'époque, et de la confrérie St Sébastien dans l'espoir de trouver les fonds pour la reconstruction de la maladrerie (1637).

Mais les heures heureuse de Le Clerc sont closes : convoqué le 25 juillet 1635, pour se rendre à Châlons, car c'est la guerre de Trente ans, une crise de goutte le fait se récuser. En novembre, Richelieu prend à son compte la surintendance générale des vivres "à cause des plaintes qu'il recevait du retard et de la négligence des munitionnaires et trésorier". Il évince donc une créature de Luynes, mais ne le poursuit pas, des subalternes étant fautifs, tout en laissant se déclancher une procédure de saisie (4 novembre 1636).

L'affaire aura des prolongements pendant 52 ans ! Mais Le Clerc reste capitaine de la volière du roi et, à son décès en 1640, son fils aîné lui succède et même retrouve l'intendance générale des vivres en 1647. Le long procès est marqué par le courage de Marie de Béré, le constat en 1677 que "cette saisie n'était qu'une collusion entre les poursuivants et les parties saisies pour empêcher la dépossession de la dite terre : il n'y avait point de chicanes que les héritières Le Clerc n'aient faites pour empêcher la vente, principalement de Corbeilles dont elles jouissaient grâce à des baux judiciaires à vil prix" et par le fait que même les desservants refusaient de faire publication au prône de la mise aux enchères de la grande maison La Lande. L'ensemble des biens Le Clerc est quand même acquis 51.000 livres en 1680 par Joachim de Seiglière.

Entre temps Corbeilles, comme la région, subit la Fronde pendant la retraite de l'armée des princes vaincue à Bléneau. Ces 18.000 hommes, surtout étrangers et mal encadrés, mettent le feu à Gondreville la Franche et à Mignères ; aussi à Lorcy "on avait élevé à la hâte des murailles pour protéger l'église des gens de guerre, les habitants s'y étant réfugiés". Corbeilles est pillée (14 ans de registres manquent, le notaire Loyer dit que ses minutes ont été dispersés), le comte Dolac incendie le moulin de la Brigandière et le meunier, Robert Chevallier, est enlevé par les hommes du comte de Neuville aux Bois et mené à ce village. Il pourra en réchapper et reconstruire le moulin.

CORBEILLES SOUS LOUIS XIV

Onze personnes se qualifient de marchands (dont 4 au bourg), mais il y a une boulangerie devant la Maison Plate, la boucherie des Thierry, une charcuterie se crée, l'hostellerie de Charles Vaslier est au carrefour (Boibien cite son ultime successeur, Coulon), plus deux cabarets et, au Puits de Chiard, à gauche de la patte d'oie, existe une huilerie écrasant les noix (encore en service en 1840). Pour l'habillement, deux

tailleurs et de nombreux tisseurs en toile dont la moitié à Fay. S'il y a un atelier de menuiserie et un plâtrier, il n'est de maçons que de passage, "du pays de la Marche". Deux maréchaux, deux charrons, la dynastie des bourelliers Martin sur la place, quatre cordonniers et un sabotier complètent le tableau des artisans-commerçants.

Presque toutes ces activités sont présentes à Bréau, mais Fay l'emporte en tisseurs, travaux du cuir et pour les chevaux. Les échanges de professionnels, dans les deux sens, se font surtout avec Paris (toutefois le perruquier Jean Bocquet, protestant, va en 1683, s'établir à Groningue, aux Pays-Bas). Corbeilles débute même ses relations privilégiées avec Paris, par Bordeaux et Beaumont, quand un "voiturier de terre", Félix Ballot, installé au Puits de Chiard, inaugure en 1681, un service de roulage vers la capitale.

Le reste de la population est composé de manœuvres (même dans les écarts, les gros fermiers, Gasgnon et Nourry à Vrainvilliers, Guérin et Loyer à Fay, sont rares), hors une dizaine de professions libérales (notaires, huissiers, greffiers, procureurs, clercs). S'y ajoute un poste nouveau, celui de chirurgien, sorte d'assistant médical avec une réserve de médicaments, régulièrement occupé de maître Hittier en 1680 à la Révolution. Il y a continuité scolaire depuis Luc Maindron, "précepteur des écoles de Corbeilles" depuis 1659 : les filles ont en effet école et maîtresse particulières depuis 1673. Quand un maître manque, les notaires Loyer assurent l'intérim.

Au XVII^e siècle, Corbeilles vit dans l'ignorance du service militaire : généralement la paroisse doit fournir un soldat. Louis Poulet, du Tilloy, soldat de la campagne d'Alsace en 1678 à 1694, revenu sergent et ayant appris la charpente, devient le premier charpentier local. Le tirage au sort apparaît en 1702.

Hors le coup de foudre qui atteint le clocher en 1645, le principal cataclysme est l'incendie du 27 mai 1689 qui détruit 15 maisons dont le presbytère au centre du bourg. On reconstruit, non sans variante, en supprimant les anciens fossés du bourg. La cure, dans la vieille motte, qu'on nommait parfois "la maison des religieux" (car il y avait de multiples vicaires avec un "vicaire en chef" sous le curé), se transfère à l'ancienne mairie-école. La vieille motte ne garde plus qu'une ferme. L'église menacée (non la halle), le clocher est achevé à la bénédiction de la grosse cloche de 1200 kg en 1698. A l'imitation de saint Vincent de Paul, le curé Robert Lestorel fonde en 1676, la confrérie de la Charité, ancêtre du Bureau de Bienfaisance.

Il arrive aux habitants de s'amuser : un acte de 1686, nous signale la location à Charles Piget, marchand du carrefour, du privilège du jeu de quilles et de bâton qui se joue traditionnellement sur la place à la St Germain de mai, à la St Jean-Baptiste et les dimanches et jours de fêtes d'avril à septembre.

A l'extérieur, le "demi-manoir" du Liard, ainsi qu'on le désigne, passe en 1898 des Corjon aux Mousselard. L'inventaire après décès d'Antoine Corjon, officier de 47 ans, mort en mai 1675, révèle quelques curiosités mobilières :

- 2 *châlits à piliers à bois tournés* (colonnes torsées Renaissance, meubles les plus anciens),
- *des tapis de Bergame* (Italie, aux produits répandus par colporteurs),
- *une paire d'armoires à 4 guichets en noyer peint couleur sauge et garnis de 14 cagets, en forme de cabinet d'Allemagne* (une des modes d'alors),
- *une cassette couverte de tapisserie de points de Hongrie et son cadre à piliers tournés en bois de poirier* (le coffre-fort),

et côté vaisselle :

- *68 livres d'étain de Cornouailles à 15 sols la livre et 48 livres d'étain commun à 8*

sols la livre (on n'énumère pas les objets en étain tenus pour communs, le poids suffit 58 kg !, l'étain anglais étant jugé meilleur),

- des couverts pour 6, en argent (l'argent est encore rare),
- 10 couteaux d'Angleterre (le plus vieux Sheffield),

et ailleurs :

- une bibliothèque de 55 livres,
- un fusil de 6 pieds (de long, le calibre importe peu),
- un attirail de chasse avec 2 poches fauconnières (ce qui est inattendu),
- des cannes ferrées à bec de corbin en ivoire à poignée d'argent gravée aux armes du Liard (pas d'officier sans canne armoriée).

Le Tilloy, avec "3 chambres à feu, ferme complète, colombier, foulerie, porte charretière, pont levis et grands fossés" (1687) est passé des Mousselard aux Régnard, dont Jacques Régnard, maire de Montargis de 1692 à 1698 et de 1706 à 1721. Quant à Maison Rouge, "lieu seigneurial à 4 chambres, avec granges, écuries et bergerie, entouré de murailles" en 1662 ; il ne reste de cette ancienne demeure que le côté Ouest de la cour où se trouvait le logis à vastes pièces éclairées par 4 fenêtres sur cette cour : acquis 40 ans plus tard par David de Mousselard, celui-ci en modernise tout le reste.

Après 180 ans d'usage, la motte messire Jean Lhuillier est en ruines en 1690, la grande maison La Lande, plus ancienne, se porte mieux. Son acquéreur, Joachim de Seiglière de Boisfranc, surintendant du duc d'Orléans, frère du roi, est un grand seigneur résidant au château de Saint Ouen au milieu d'une joyeuse société animée par la duchesse du Maine, belle-fille de Louis XIV. Il fait don de son acquisition en 1694 à son fils cadet, Charles, abbé commendataire de N.D. de Coulombs, à Nogent-le-Roi (Eure et Loir) qui se donne aussitôt du "Comte de Corbeilles".

Nullement préparé à gérer un bien, Charles de Seiglière confie Corbeilles à Jacques Bertrand, fermier général de Nemours, qui a jeté son dévolu sur ce lieu en assistant à la saisie de 1678. Il a un grand dessein : dessécher le Marais (ce qu'avait débuté après 1655, l'avocat parisien Montjourdin avec une équipe de Flamands), et s'y tailler un prétendu fief, le Buloy (500 mètres à l'Est du Grand Buloy), en groupant à son profit une partie des terres asséchées. On conserve d'ailleurs un plan du Marais, avec représentation schématique du bourg de Corbeilles, dessiné en 1690 par Jacques Bardonde, "signateur à Paris", révélateur à cet égard.

En fait Bertrand était un escroc, incompétent au surplus. Ayant obtenu par adjudication sans concurrent le bail du curage du Grand Fusain, de la rivière de Grandchamp (le Maurepas) et de la rivière aux Saulniers (à Bréau) et de leur élargissement à 12 pieds, il fit marché avec des pionniers locaux, Malard et Marquignon, à des conditions avantageuses (payant 7 sols la toise pour laquelle Charles de Seiglière lui versait 13 sols), d'où constitution d'une véritable entreprise de 50 ouvriers sous les ordres de Macquard, Roux et Brulart qui creusa des petits canaux par milliers de toises. Charles de Seiglière fournissait le pain et la soupe aux ouvriers, et le notaire Loyer établit même une buvette au cœur du chantier, d'où le terroir "le Cabaret".

En 1699, Bertrand déclare des résultats spectaculaires pour stimuler davantage Charles de Seiglière et le curage s'étend désormais des fossés du But à Bordeaux au Vau de Mignerettes et tout le long du val de l'Ormeau jusqu'à Chantegrôle. C'est déjà lourd pour Charles de Seiglière, mal averti. Mais, au même moment, Louis XIV, pour assurer le volume d'eau nécessaire aux jardins et canaux de Versailles, fait capter l'eau de l'Eure et l'amène à pied d'œuvre par l'aqueduc de Maintenon, ouvrage qui, passant par les terres de l'abbaye N.D. de Coulombs en anéantit les revenus et la

prébende de l'abbé (1705). Charles de Seiglière se lance alors dans des emprunts, puis les créanciers se retournent en bloc contre lui ; en décembre 1709, au cœur du terrible hiver, la poursuite de la créance est étendue à Corbeilles et le 5 mai 1711, les biens du comte de Corbeilles sont adjugés à un de ces créanciers, Nicolas-François Guérin.

Un témoin de l'époque, le curé de Corbeilles, Mathieu Roger, en a laissé cette description : *Cette année 1709 commença avec le plus cruel, le plus grand et le plus désolant froid qu'on ait peut-être jamais vu en France. Dans cette paroisse, il ne resta point de blé du tout, en sorte qu'il n'y eut pas un demi boisseau (6 décalitres) de blé de dîme, encore ce blé avait-il été fait en mars. Les noyers qui couvraient tout ce pays-ci et qui avaient, la plupart plus de 200 ou 300 ans, gros comme des tonnes, furent tous gelés et mis en cordes pour brûler. Il y en avait 301 dans les terres de la cure (à Chantemillant, où chante le milan).*

"Pour vivre, on ressema de l'orge qui valut jusqu'à 15 livres la mine (= 6 boisseaux) et 10 jusqu'après la moisson. Le blé valait jusqu'à 25 francs (= livres) la mine (quintuple du prix ordinaire). Il en fut même vendu jusqu'à 90 francs le sac en Beauce. L'avoine qui était, avec la vesce et les sœurs (racines de fougères), la nourriture des pauvres, valut jusqu'à 5 francs la mine, mais la Providence eut pitié des habitants de la terre qui mouraient de faim, car les grains commencèrent au début de l'année nouvelle à bien diminuer, de sorte qu'après Pâques suivant (1710), le blé vint à 6 francs la mine, l'orge à 1 écu 10 sols et l'avoine 40 sols la mine.

Malgré cela, depuis la Toussaint 1709, la mortalité commença à Montargis et se répandit par tout le pays. On en enterra jusqu'à 25 et 28 par jour à Montargis. Elle attaqua cette paroisse (Corbeilles) en mars 1710 et il mourut plus de 60 personnes depuis 20 ans et au-dessus et, y compris les pauvres, plus de 100 (1/7^e de la population), et elle dura jusqu'à la St Martin d'hiver (11 novembre) suivant. Il mourut aussi cette année plus de 15 curés dans le diocèse de Sens.

"Les riches contractèrent les maladies des pauvres qui vinrent dans le Gâtinais chercher du pain, le regardant comme le meilleur et le plus abondant en orge quoique cette paroisse n'ait recueilli que la moitié de ce qu'elle devait, les amazodes (camomilles) les ayant étouffé en partie à cause des pluies continuelles qui régnèrent dans tout le printemps jusqu'à la moisson. En un mot, par un coup du Très Haut, on vit le blé à 25 francs et 3 francs la mine se suivre en 18 mois à Corbeilles. Les vignes gelèrent en 1708, 1709 et 1710".

L'OEUVRE DE GUÉRIN ET DE FRANÇOIS DE TARADE

Nicolas-François Guérin, lieutenant des chasses de la capitainerie de Fontainebleau, avec son bon sens et sa solide persévérance, a fortement marqué le destin de Corbeilles qui ne sera plus désormais la bourgade sans voie bien définie qu'elle était depuis la guerre de Cent ans. Dès son arrivée, il est décidé à construire un nouveau château, précisant à son premier bail, le 20 octobre 1711 "non compris les emplacements destinés à construire un château". Le bâtiment central (Mairie actuelle) est construit de 1717 à 1725, par des entrepreneurs extérieurs et en 1729 il y souscrit des actes "passé au château de Corbeilles". Sa dernière initiative est la commande à Nicolas Marcellin, serrurier du roi, de la grille monumentale de l'entrée du château posée en 1738 (octogénaire, Guérin avait été inhumé dans le chur de l'église, le 10 juillet 1737).

Dès son arrivée aussi, il avait congédié Jacques Bertrand en janvier 1712. Mais celui-ci, maintenant en force au Buloy, ne veut pas se laisser évincer de tous les biens qu'il a accumulés. D'où un procès qui durera jusqu'en 1743 pour aboutir à une transaction entre le fils de Guérin et le petit-fils de Bertrand. Au cours de cette contestation, Guérin se fait faire un état minutieux de ses droits sur 515 hectares dont 145 de marais et 20 de bois, d'où le plan du prétendu fief du Bouloy exécuté en 1724, encore conservé, portant dessin du Moulin Marchais.

Cet important effort ne commence à aboutir qu'après que Guérin se soit plaint au duc d'Orléans en 1732 d'"une persécution par les officiers de Nemours et de Château-Landon" acquis à Bertrand, leur collègue. D'où sa fermeté envers certains voisins comme le seigneur de Chamoreau (procès de 1717 à 1749) ou les habitants de Sceaux (qui doivent céder en 1744) qui lient leur litige à celui de Bertrand. Guérin poursuit en effet l'assèchement du Marais, mais en cherchant d'abord à faire abaisser le niveau de base des eaux à Sceaux même. Comme on l'imagine, ces procès sont pain bénit pour le petit monde de la judicature, notamment les procureurs Lequoy qui font bâtir une importante maison devant le chevet de l'église à l'entrée de la rue de l'Abreuvoir.

Guérin en effet favorise aussi Corbeilles : au vieux pont de bois de la Groue, il ajoute un pont en dur au gué menant à la Commanderie, dans l'axe du château, faisant tracer de celui-ci au pont neuf une avenue à 4 rangées d'arbres (qui ont été abattus en 1928), prolongée au-delà du pont jusqu'à Pampou par une allée aussi encadrée de deux rangées d'arbres. Ses travaux font établir de nouveaux venus qu'il associe ensuite à ses entreprises du Marais, louant aux habitants à bas prix des terres près de son parc (la Georgetterie, les Pâturaux), ce qui en incitera bientôt à s'installer dans le Marais qu'il leur ouvre.

Avec une population accrue, l'activité augmente : en 1732, Mesnager, procureur du roi à Château-Landon, écrit que "le marché de Corbeilles fait un tort considérable à celui de Château-Landon". En 1726, Guérin a créé une école de couture, Corbeilles n'ayant que depuis peu un tailleur et, profitant en 1736 du désir du seigneur des Fourneau, à Lorcy, d'avoir le Bahé, il lui accorde ce coteau sans qu'il cesse de relever de Corbeilles, tout en obtenant en contrepartie 85 arpents au Sud de Fay, portant la limite de Corbeilles aux planches de Lorcy, ce que la division communale a consacré depuis.

A lire le curé Mathieu Roger, l'époque n'est pas toujours sans revers : *"1725. Cette année a été désolante pour Corbeilles à cause des grandes pluies qui ont duré une année entière et qui ont perdu les grains et vins, en sorte que les blés étaient germés et le vin très plat et mauvais. 1726. La récolte ayant été très mince en blé et vin, les habitants ont été réduits à une grande extrémité, ayant déjà beaucoup souffert les années précédentes. Le 19 octobre apparut sur le soir un affreux phénomène, semblable à des flammes de feu qui semblaient vouloir consumer la France depuis le couchant jusqu'à l'Orient. 1727. La récolte des blés, vins, fourrages a été abondante. Mais la monnaie a été rare"*.

Débarassée de la tutelle de St Germain d'Auxerre et de St Séverin de Château-Landon, la paroisse en ce temps de jansénisme est obligée d'avoir recours à des vicaires irlandais : Walsh et Sullivan. Quand Mgr de Chavigny, archevêque de Sens, vient donner la confirmation en 1737, il y a 50 ans que cela ne s'est pas produit et tout Corbeilles défile à côté des enfants. Mais c'est sans lendemain : en 1760, circule une chanson locale au refrain : *"Huit chandeliers, mais plus de vicaire !"*

C'est le moment (1753) où les habitants coupent le Chemin de César à ceux de Sceaux qui veulent se rendre aux foires de Beaune et où Edmond Guérin fait cons-

truire les deux pavillons d'entrée du château (1760) par le même architecte qui ajoute deux ailes à la Maison Plate. Une parente des Guérin, sans héritier, Anne-Catherine de Tarade, s'installe dans le pavillon sud, préfaçant l'arrivée de cette famille qui gardera le château jusqu'en 1943.

Frère d'Anne-Catherine, François-Gabriel de Tarade, officier au régiment d'Artois Cavalerie et gouverneur de Péronne, tient de ses ancêtre pendant 150 ans au service des bâtiments du roi le goût de l'embellissement. Ayant reçu Corbeilles à l'âge de la retraite (juin 1769), il prend aussitôt un papier pour y inscrire les travaux nécessaires pour que le château soit vraiment une "Folie" comme on disait du temps de Louis XVI :

Finir la ligne latérale des communs (c'est fait l'année même, avec l'Orangerie) ; finir le troisième pavillon qui tient au corps de logis du Nord, commencé en 1768 comme cuisine et qui n'a que 6 pieds (2 mètres) de haut (ce sera fait pour son installation fixe à Corbeilles en 1772) ; prévoir un pavillon correspondant au Midi (ce sera fait vers 1780) ; finir dans la basse-cour, à gauche en entrant, deux bâtiments nouveaux, écuries, remises, caves et greniers ; faire reconstruire en pierre le pont de bois pourri de l'ancien pont-levis dans l'ancienne cour où est le colombier ; effectuer le curage indispensable des grands fossés (ces trois points sont achevés en 1782) ; réparer les couvertures des granges champarteresses de la motte La Lande (chose faite avant 1774) ; achever l'aile Nord du château (elle sera en entier habitée avant 1784) ; réaliser symétriquement une aile Sud (elle n'aura pas lieu, la tourelle polygone remplaçant le projet symétrique avant la Révolution).

La Mairie actuelle est donc redevable à cet homme méticuleux de l'essentiel de son charme présent. Les combles avaient une balustrade de pilastres (disparue vers 1880) et le 1^{er} étage se partageait entre le cabinet du comte et des chambres portant des noms de couleurs suivant leur tapisserie. Nouveautés : François-Gabriel de Tarade a installé une infirmerie et une "chambre de bains". Son personnel de château est de 8 personnes (dont un frotteur pour les parquets). Alors que Le Clerc en 1630 avait 2 carrosses, un pour sa femme et un pour lui, le comte de Corbeilles à une flotte de 10 cabriolets à la veille de sa mort, en février 1787. Les pièces maîtresses de la ferme sont deux bergeries et le grand pressoir et l'ornement du château est son parterre Est.

Profitant de la présence de ses couvreurs, on leur fait renforcer le clocher en y ajoutant 4 petits clochetons aux angles (1771). Il continue l'œuvre de dessèchement du Marais en utilisant notamment la famille Rameau, de Bréau, attachée à l'entreprise depuis 1727. Les résultats apparaissent : naissent successivement comme fermes, la Maison Neuve en 1763, la Douarde, construite par Jacques Daunard du Petit Chènerie en 1779, la Cayennerie, cultivée depuis 1766, "bicoque du nommé Cayenne" en 1784, l'Allée des Maraux en 1790. Tarade fait aussi lever en 1774 le plan cadastral de Corbeilles en 23 feuilles par l'ingénieur Bizouerne, arpenteur du duché de Beaumont, un excellent document.

A ce moment, les recettes du bailliage dépassent 12.000 livres. Le Tilloy est successivement aux mains de Louis Gaudron, officier de la reine Marie Leczinska, puis de Henry dit Lécluze, dentiste et acteur, connu de Voltaire et de Marmontel. Il avait commencé au service de Stanislas Leczinski avant d'être acteur de l'Ancien Opéra Comique et de composer avec Vadé des romances populaires à succès : le Rémouleur, la Fileuse, le Postillon, la Querelle des écossaises (inspirée du travail local du safran). Quoique bohème, il est en litige de préséance avec les Mousselard et fait construire un jeu de paume à proximité du Tilloy.

Mort avant la Révolution, François-Gabriel de Tarade en voit l'annonce locale.

Le 10 septembre 1781, il fixe la date du ban des vendanges que le sergent Prudhom annonce en battant la caisse dans les rues et en affichant la décision au poteau de la halle. Jean-Pierre Lequoy, pourtant procureur au bailliage, s'en vient déchirer l'affiche sans façon et la remplacer par une autre de son cru, indiquant une autre date en des termes désobligeants pour le comte. Ce dernier tente bien une poursuite contre l'officier, normalement représentant de l'ordre, mais la connivence entre officiers n'y donne aucune suite. C'est le début de la révolte des notables dont le porte-parole à la Révolution sera Antoine-Charles Salmon, marié à la sœur de Lequoy.

DE LA RÉVOLUTION A 1870

A la veille de la Révolution, le docteur Gastellier écrit de Corbeilles qu'elle "abonde en marne, mais n'a pas de safran ; la garance s'y plaît bien depuis qu'un seigneur de la paroisse en a planté 100 arpents" ; il trouve le pâturage mauvais, le froment rare, mais ne signale pas de pauvreté particulière (comme à St Maurice sur Fessard), le bourg donnant bonne impression et ses principaux ne manquant pas de relations pour le faire valoir. De fait, en 1791, Lequoy et Salmon parviennent à ce qu'il soit promu chef-lieu de canton dans le district de Boiscommun (plus tard dans l'arrondissement de Montargis).

Deux enfants d'Odile-Sébastien de Tarade, l'aîné Jean-Baptiste et le 3^e, Louis-Nicolas, lieutenant de la garde de Louis XVI, participent à la défense du roi à la journée du 10 août 1792. L'hiver suivant, l'ancienne maison de l'avocat Aillaud, au Puits de Chiard, à gauche en direction de Sceaux, transformée par les Pocquet en cabaret de "La Courtille" devient le lieu de réunion des Révolutionnaires. Le 2 avril 1793, Louis-Nicolas de Tarade et son jeune frère François-Sébastien sont arrêtés et internés à Montargis. "La Courtille", aux impulsions les plus bizarres pendant la Terreur, impose à la commune le nom de "Corbeilles la Montagne" (montagne politique dans un pays aussi plat), reçoit les représentants de la Convention, Laplanche et Lefiot, invective les Tarade, menace les Mousselard qui ont encore 375 hectares, poursuit des fermiers et fait essuyer des tracasseries sans nom à la dame Cherpitel, veuve de Joseph de Prinsac, de Maison Rouge, vraiment décédé à temps. Par contre, le vieux Lécluze est bien vu du comité révolutionnaire local.

Après la chute de Robespierre, Antoine-Charles Salmon, un moment dépassé par les événements, ressaisit les rênes comme "commissaire du pouvoir exécutif près l'administration municipale du canton de Corbeilles", se présentant comme "jacobin ennemi des buveurs de sang" et mainteneur de la Révolution. De fait il poursuit la vente des biens nationaux (la dernière vente est celle de la Commanderie adjudgée en 1798 au tonnelier Cossat) et les contraintes contre des propriétaires : la dame Cherpitel est obligée de vendre aux enchères en 1797, les 206 ormes subsistant de la belle allée Lorcy-Maison Rouge-Le Tilloy-Chèneroy, puis de liquider Maison Rouge au profit du préfet de la Creuse, Joseph Musset.

Le 1^{er} Empire fait confiance comme maire à Louis-Nicolas de Tarade (1764-1833), populaire chef de bataillon, puis à son fils Gilbert qui est même conseiller d'arrondissement, le canton supprimé, alors que le fils Salmon, Charles-Louis, débute comme notaire (de 1811 à 1828) sa tumultueuse carrière. Les Cosaques, en fuite depuis Pithiviers en février 1814, et l'occupation plutôt touristique, l'été 1815, des Autrichiens et Bavares, amateurs de bonne chère, ne laissent aucune trace. Avec Gilbert de Tarade, maire, et le clergé (qui n'avait pas été d'une dignité particulière pendant la Révolution) reprenant rang avec le curé

Pierre Legoupil, la Restauration débute comme un Ancien Régime retrouvé.

Mais elle devient vite l'âge des diligences, des nouvelles de Paris qu'on vient quérir au relais du "Coq d'Or" et des voyageurs cossus qui y proposent des affaires. Charles-Louis Salmon, maire à son tour, quitte l'étude pour devenir banquier (de 1828 à 1847), sorte de Rastignac local, à la fois affairiste, accumulateur de biens, faisant régner l'ordre sur les communes du Marais grâce à ses moyens et à la Garde Nationale qu'il a en main, et, en même temps démagogue et même ami d'Ulysse Trélat, un Montargois, chef carbonariste.

Ayant acheté, encore notaire, le château de Courtempierre pour 20.000 francs en 1820, sa spéculation lui permet ensuite d'acquérir le plus bel hôtel particulier de Montargis (actuel Crédit Agricole), pour 20.000 francs, en 1834, le château de Montargis pour 30.000 francs. De son temps (1834) Corbeilles a 249 maisons (345 en 1932, 224 hectares de vigne (12 en 1932), 183 hectares de pré (365 en 1932). Il crée une école - car il n'y en avait plus depuis 1791 - au bas de l'ancien cimetière (depuis perception), mais elle n'a que 40 élèves sur 140 scolarisables, Corbeilles ayant 1.050 habitants. Il fonde aussi en 1836 une des premières caisses d'épargne rurales.

Par ses prêts, il tient les habitants, modestes (la commune n'avait pas 4.000 francs de budget : en 1838, 2.069 francs de recettes, 1.376 de dépenses) qui le redoutent. Il cède d'ailleurs sa place de maire à son ami Saugère, avec à ses côtés son successeur au notariat Honoré Chambon et ses confidents, Napoléon Lequoy et le pédant Joseph Bazin. Sa banqueroute en 1847 secoue beaucoup de familles locales. Défiant, le préfet, dès 1840, a nommé maire Nicolas-Augustin de Tarade (1794-1862), assisté des petits châtelains locaux (de Beaufort, d'Harcourt). Nicolas-Augustin, créateur en 1830 des sapeurs-pompiers qu'il commandera et habillera à ses frais jusqu'à sa mort, est un horticulteur estimé, auteur de "Culture des rosiers écussonnés sur églantiers" et l'un des premiers promoteurs des roses de Bellegarde. Comme maire, Il établit trois foires (23 août, 30 juin, 3 septembre), doit lutter contre le manque de pain en février 1847 et fait planter le 21 mai 1848, l'arbre de la liberté sur la place.

Son successeur, Lelièvre, doit rétablir la corvée pour les chemins, l'été 1848, veut transformer le Chemin de César en route, porte le nombre des foires à 5, assure les premières gratuités scolaires, comble des fossés, fait disparaître les tas de fumier de la place, appelle l'établissement du chemin de fer. Au même moment (1850) disparaît l'ancienne disponibilité interne de l'église, maintenant vétuste, et sont introduites les sœurs du Sacré-Cœur de Coutances qui ouvrent une école de filles (1853). Le curé Théophile Cosson qui se livre à d'importantes fouilles archéologiques à Sceaux, dans ses rapports à Mgr Dupanloup signale l'effondrement des dévotions locales (pèlerinages) et dénonce comme esprits dangereux Chambon et Joseph Bazin.

Précisément Honoré Chambon devient maire en 1861 qui ouvre l'"avenue de la Croix Blanche" début de la nouvelle route de Sceaux, crée une fanfare (1862), puis l'avenue de la gare quand s'achève la voie ferrée (1867), alors que la nouvelle route venant de Montargis ne dépasse pas le Tilloy. Chambon professe que tous les fonctionnaires sont paresseux, mais accusé de faux en novembre 1866, il tente vainement de se maintenir malgré son influence de conseiller d'arrondissement. Il avait accueilli nombre de condamnés proscrits au 2 décembre 1851 et laissait Corbeilles en état de faire figure de "capitale du Marais" (place agrandie par la suppression de l'ancien cimetière, création du Syndicat du Marais).

La guerre de 1870-71 survient dans un intérim assuré par Étienne Cosson, administrateur de la Caisse d'Épargne, et Jean Maslard. Une tradition assure que "le maire" aurait tué le premier officier prussien se présentant à lui. Celà a dû se passer le 19 novembre 1870, premier des actes de réquisition, curieusement présenté "par un paysan français de Bordeaux" qu'on ne veut pas nommer, réquisition rejetée par le Conseil comme si ce paysan, accompagnateur du vrai requérant disparu, avait besoin de cette preuve écrite de non participation à la suppression de l'officier. Cosson, curieusement absent ensuite avant de réparaître, serait le maire en cause.

Il ne s'agit en effet, les 19 et 20 (où un capitaine prussien en personne présente une nouvelle réquisition) que de reconnaissances isolées, fort en avance sur l'armée ennemie. Mais à partir du 25, les réquisitions deviennent quotidiennes (elles dureront jusqu'au 15 mars 1871). Proche du théâtre d'opérations, Corbeilles n'en est pas victime comme Lorcy, Ladon, Mézières et Beaune, servant au contraire de refuge à leurs habitants. Le 29 pendant la bataille de Beaune la Rollande, les Prussiens réquisitionnent en faveur de leurs blessés évacués à Beaumont. Le lendemain Corbeilles est enfin officiellement occupée par la brigade Wedel progressant de Beaune par Longcourt, qui pille les farines du boulanger Garnier.

Les fournitures livrées par 116 personnes aux réquisitions officielles (sans parler des 223 actes de "réquisition directe") se montent à 30.500 francs (300.000 francs actuels). Vu la misère, il faut ouvrir un atelier de charité en janvier 1871. Maslard démissionnaire au moment de la Commune, Cosson, secondé par Gaston de Tarade, doit céder en 1873, au courant républicain, incarné par le fils Bazin, premier médecin en titre après les officiers de santé (le dernier était un huissier "reconverti" !).

SURVOL CONTEMPORAIN

César Bazin, homme instruit (ancien séminariste et enseignant), aux habitudes d'ancien régime (sa femme est noble), accessible à la population (comme médecin) et la dominant aisément (polyglotte, il mêlait sans cesse à ses propos des proverbes en langues étrangères qu'il se faisait un plaisir de traduire), marque par sa longue magistrature la charnière entre Corbeilles ancienne et Corbeilles déjà contemporaine (1873-1900).

Corbeilles est ancienne avec ses fêtes de hameaux (on crée encore une fête au Petit Tronc en 1887), son vivier au pont, son tas de fumier, rue de l'Abreuvoir, son parcours régulier par grands troupeaux de moutons (réglementé en 1881), son "ancien chariot de la pompe à incendie" du caporal Leclerc, remplacé par un "nouveau chariot" (1898), ses familles présentes au Conseil (un Tarade est le principal opposant de Bazin et en 1904, Frédéric Lequoy cède à son fils Léon la place de conseiller que la famille a occupée presque sans interruption depuis 1789).

Et pourtant Corbeilles devient contemporaine : l'important vignoble disparaît avec le phylloxera (1885), les cinq foires annuelles commencent à se spécialiser avec le marché aux veaux (1876) ; en 1874, la rue principale très sinueuse est alignée, les derniers fossés du bourg comblés ; il y a un cantonnier municipal, Honoré Moreau, depuis 1876 ; on nomme les rues (rue Simon Midi, un combattant de 1870 en 1878) ; les marronniers de la place sont plantés (1884) et les rues reçoivent des réverbères (1885). Il y a une boîte aux lettres en 1875.

Cependant l'école publique l'emporte : elle reçoit son premier portique de gymnastique en 1880 et les premiers enfants de Corbeilles sont admis aux grandes écoles (Gérard Desaumery à Centrale en 1877, Louis Lheure à Polytechnique en 1887, Charles Coulon à St-Cyr en 1897). Les sœurs quittent Corbeilles (1893) tandis que s'effectue la reconstruction de l'église avec une seule nef (on ne sait quand a disparu la 2^e nef, dans l'alignement du clocher sur le trottoir de la place) inaugurée en 1900.

Soudainement Corbeilles devient "industrielle". Encore en 1889 sont délégués comme ouvriers à l'Exposition Universelle, un ouvrier agricole, Henri Lequoy, et un charpentier, Camille Basset, mais en 1890, Loyer et Boucheny installent au "Villiers du Moulin", leur usine d'engrais chimiques (qui prend de l'extension sur Lorcy en 1904), la distillerie de Beauvils suit en 1893, puis la laiterie Boucharine en 1901. Le nombre des indigents (salariés à famille nombreuse) passe de 37 en 1880 à 115 en 1900. Le maire Gabriel Delaunay (1901-1912, qui sera ensuite député de la circonscription de Gien) quoiqu'émanation de cet électorat nouveau, a la surprise en 1906 de voir Corbeilles donner plus de voix au candidat socialiste que... Châlette !

Nous arrivons ainsi au temps que les plus âgés peuvent encore évoquer. Pendant la guerre de 1914-1918, 53 noms s'ajoutent aux 9 morts de la guerre de 1870 (6 originaires de Corbeilles, 3 tués sur le territoire de Corbeilles), sur le monument aux morts. Le 15 juin 1940, un bref combat a lieu au bourg : 10 Français y sont pris, un Sénégalais y est tué ; il se poursuit sur la commune (6 autres morts) et surtout sur Lorcy. Il est suivi les 17 et 18 par un sérieux pillage dû à une bande parisienne organisée, opérant avec 40 camions, qui avait reconnu les lieux pendant une première évacuation l'hiver précédent.

Hors des misères et victimes (9 morts) communes à l'époque, il faut se rappeler l'action des Résistants locaux faisant sauter les pylônes de Verville et le ponceau de la voie ferrée sur le Maurepas. Par ailleurs, en cours du conflit, deux avions allemands ont été abattus sur Corbeilles, l'un près de Chantegrôle, l'autre dans le Marais.

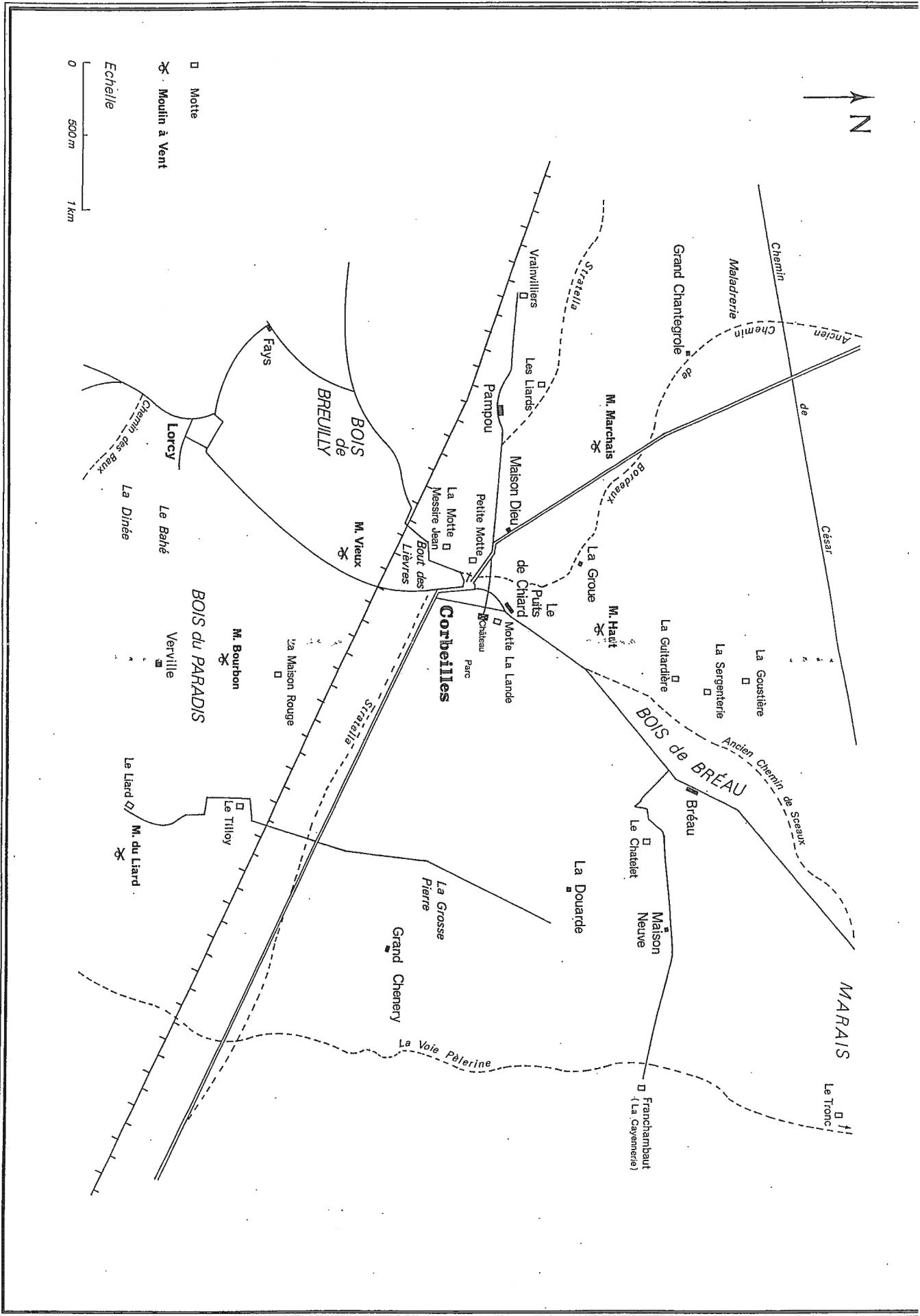
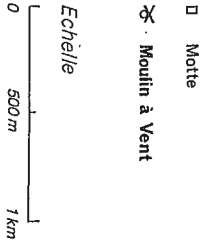
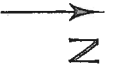
ANNEXES

Principaux curés de Corbeilles

Jean de Rivo (1394-1412); Jean Maire (1441-1450); Simon Ogier (1450-1461...); Jean I^{er} Caillat (...1489...); Jacques Saulle (...1510...); Jean II Caillat (...1520...); François Gaulguin (...1542); Jean Jourdain (1544-1548...); Alexandre de La Lande (...1559...); Paillet (...1580); Millet (...1583...); Louis Delécluze (1588-1621); Toussaint Lemerle (1621-1629); Fiacre Gaucher (1630-1649); Robert Lestorel (...1670-1629); François Fanjaud (1683-1707); Mathieu Roger (1707-1739); Béranger (1745-1775); Clément Jacquemart (1776-1807); Pierre Legoupil (1810-1818); Théophile Cosson (1844-1852); Pierre Boubault (1872-1877); Julien Clément (1885-1906); Pierre Michault (1907-1926); R. Boibien (1928-1952).

Maires connus depuis la Révolution.

Antoine-Charles Salmon (à un moment de la Révolution); Louis-Nicolas de Tarade (...1807-1811); Gilbert de Tarade (1811-1821...); Charles-Louis Salmon (...1827-1834...); Saugère (...1838-1840); Nicolas-Augustin de Tarade (1840-1848); François Lelièvre (1848-1861); Honoré Chambon (1861-1869); Étienne Cosson (1870 et 1871-1873); Jean Maslard (1871); César Bazin (1873-1900); Édouard Lelièvre (1900-1901); Gabriel Delaunay (1901-1912); François Saligot (1912-1919); Auguste Dubois 1919-1924); André Houy (1924-1943); Gaston Lheure (1943-1944); Julien Lambert (1944-1953); André Guillauma (1953-1957); Jean Lheure (1957-1971); Bernard Bourillon, depuis 1971.



Plaquette éditée par la commune de CORBEILLES